

LES CAUSES PROFONDES DE LA CRISE EUROPÉENNE...

Voltaire qui n'était pas économiste mais qui alliait le génie au bon sens fait dire à son homme aux quarante écus, le paysan de son époque:

«Je me suis mis à rire dans mon malheur d'apprendre qu'il y avait de la charlatanerie jusque dans la science qu'on appelle la haute science... Et il ajoutait: Il arrive quelquefois qu'on ne trouve rien à répondre et qu'on n'est pas persuadé; on est atterré sans être convaincu; on sent dans le fond de son âme un scrupule, une répugnance qui nous empêche de croire ce qu'on vous prouve».

Les temps n'ont guère changé. Nos princes régnants, nos techniciens, nos thérapeutes de l'économie, invoquent la loi naturelle, l'inexorable fatalité et même la volonté de Dieu pour démontrer à l'immense armée des travailleurs, paysans, citadins, salariés, artisans, commerçants, qu'ils doivent se résigner, accepter leur sort, que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. *«Il serait trop facile, - disait Paul Reynaud il n'y a pas longtemps, dans un sursaut de conscience - quand une grève éclate de reprocher à ceux qui revendiquent de ne pas comprendre les lois de l'économie politique».*

En faisant appel tout simplement au sens commun, il est relativement aisé de montrer l'erreur commise par ceux qui président au destin des peuples et qui opposent aux plaintes et aux revendications des masses l'impitoyable verdict de la fatalité et de l'histoire.

Pour conserver l'ordre économique actuel nos savants de l'économie font appel à la haute science comme dit Voltaire et à la haute politique, mais ils oublient que le sens commun, l'expérience, en réalité la science tout court, s'opposent à leurs plans, et face aux crises déclenchées par leurs erreurs, ils échafaudent dans l'immédiat des solutions vouées à l'échec et torturent le sens des événements ou mentent pour se justifier.

« Le plus terrible quand on cherche la vérité, c'est qu'on la trouve » a dit un autre philosophe, Rémy de Gourmont, qui lui non plus n'était pas économiste mais avait du génie et du bon sens. Ce paradoxe pessimiste est plein de sens si on l'applique au domaine de l'économie. Les économistes du dernier siècle et plus particulièrement nos grands ancêtres socialistes et anarchistes ont mis à jour de terribles vérités contre lesquelles il faut se battre pour perpétuer l'injustice et le crime. Voyons de près l'une de ces vérités, celle qui concerne la valeur des choses qui s'échangent sur tous les marchés du monde. Elle va nous aider à comprendre les crises qui secouent nos sociétés aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest.

L'élément primordial qui constitue la valeur des choses qui s'échangent et que la science économique nomme marchandises, c'est le temps qu'il faut pour les fabriquer et se les procurer. Cette valeur qui joue rarement dans l'immédiat détermine les prix à plus ou moins longue échéance. Un exemple spectaculaire est signalé par J. Fourastié dans son livre: *«Machinisme et Bien-être»*. Au temps des Mérovingiens, le mors valait autant que le cheval; aujourd'hui le vendeur le donne par dessus le marché. Par contre, aux temps antiques, un jeune esclave s'échangeait contre une paire de bœufs. Aujourd'hui le prix d'une paire de bœufs correspond au salaire d'un débutant ouvrier non qualifié. Le prix du fer a baissé parce que sa fabrication est devenue facile et rapide; mais le prix d'une bête de somme ou d'un travailleur est resté sensiblement le même parce que le coût de leur fabrication est resté à peu près le même. Voilà la vérité, voilà la loi de la valeur dont on fait si grand mystère en économie et dans le monde des augures.

Au surplus cette loi a toujours été connue. Tout homme de sens et de raison sait bien que tout objet facile

à obtenir a moins de valeur (valeur d'échange) qu'un autre objet qui demande plus de travail, plus de frais ou plus de peine. La loi de l'offre et de la demande, la rareté ou l'abondance dues aux variations climatiques, démographiques, etc..., ne s'inscrivent que par des sinuosités, des hauts et des bas dans la courbe qui traduit la dépréciation constante des produits et des services, dues à l'augmentation de la vitesse de production. Rappelons ici quelques témoignages que nous avons souvent utilisés dans nos études:

De Ricardo, je cite: *«La valeur relative des marchandises tient exclusivement à la quantité de travail requise pour leur production...»* - *«Toute économie dans le travail ne manque jamais de faire baisser la valeur relative d'une marchandise, soit que cette économie porte sur le travail nécessaire à la formation du capital employé dans cette production»* - *«Diminuez les frais de fabrication des chapeaux et leur prix finira par tomber à leur nouveau prix naturel, quoique la demande puisse doubler, tripler ou quadrupler...»*. De Karl Marx: *«Une invention nouvelle faisant produire avec la même quantité de travail une plus grande quantité de marchandises fait baisser la valeur vénale du produit. La société fait un profit non en obtenant plus de valeurs échangeables mais en obtenant plus de marchandises pour la même valeur»*.

Tous ces principes ont été intégralement confirmés par l'expérience. Mais voilà, notre monde est ainsi fait que cette dépréciation bienfaisante qui ouvre la route du bon marché et de l'abondance est considérée comme une catastrophe surtout par ceux qui croient en être les victimes.

Je n'en veux pour preuve que ce qui se passe chez les paysans. Ils font appel à tous les vieux clichés, les faux remèdes qui précisément jouent contre eux, contre les effets bienfaisants du progrès.

En bref, que réclame dans notre ensemble le monde agricole? Un relèvement du prix de ses produits de 5 à 8%, et précisons bien que ce sont des prix d'objectifs, c'est-à-dire des prix d'avenir, sans savoir ce que sera la récolte. Une réorganisation du F.O.R.M.A. (*Fonds d'orientation et de régularisation des marchés agricoles*), cahier vert des revendications paysannes, qui constitue, ou plutôt qui va constituer un vaste établissement à caractère bancaire, industriel et commercial. Son but est de tenir les prix à parité égale avec les prix industriels. Il sera doté de centaines de milliards prélevés en grande partie sur l'économie générale par l'impôt. Exactement la méthode utilisée pour les grands trusts du secteur nationalisé ou protégé (électricité, gaz, eau, charbon, essence, automobiles, aviation, etc... etc...) dont le déficit est couvert et les privilèges alimentés par l'impôt.

Au fait, pourquoi les paysans seraient-ils les seuls à baisser leurs prix, et pourquoi n'agiraient-ils pas comme dans le monde de l'industrie et du commerce où les fruits de la productivité sont directement perçus ou encaissés à la production et les risques, c'est-à-dire les pertes et le déficit couverts par l'économie générale? Il faut avoir l'optimisme chevillé au corps pour croire qu'avec de pareilles méthodes, notre économie ainsi que l'économie mondiale qui procède du même esprit, puisse fonctionner dans la paix et la prospérité.

Jean FONTAINE.
